3 1761 08266304 8

Sewrin, Charles Augustin
L'épée et le billet

PQ
2427
S8E6

Servin.

L'épée et le billet.

1804.

L'ÉPÉE ET LE BILLET,

OU

LE MOMENT DE CONCLURE,

LIBRARY
JUL 22 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Par M. SEWRIN.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Impératrice, par les comédiens ordinaires de Sa Majesté, le 10 fructidor an 12.

Prix, 1 fr. 20 cent. 24 s.

A PARIS,

Chez Mad. CAVANAGH, Libraire, sous le nouveau passage du Panorama, N°. 5, entre le Boulevard Montmartre et la rue St.-Marc.

ET A LYON,

Chez M. CHAMBET, libraire, quartier des Célestins.

AN XIII. — (1804.)

PERSONNAGES.

Mad. D'HÉROUVILLE, femme de bonne mise. — Mlle. *Clément.*

ROSE, sa nièce, jeune et ingénue. — Mlle. *Colombe.*

M. LECOQ, homme ridicule, riche, sur le point d'épouser Rose. — M. *Cauvin.*

JULIE, femme de chambre de Mad. D'hérouville et de Rose. — Mlle. *Suzanne.*

FERDINAND, jeune officier de troupes légères. — M. *Rousselle.*

La scène se passe à Paris, dans la maison de Mad. D'hérouville.

Le théâtre représente un joli sallon ; à droite est une fenêtre qui s'ouvre. A gauche, au premier plan, une cheminée avec du feu. La cheminée est garnie de vases remplis de fleurs. à côté de la fenêtre, une table et un fauteuil. Plusieurs portes ; une qui conduit à un petit escalier à gauche dans le fond. Une autre à droite dans le fond qui donne sur le grand escalier, (une sonnette à celle-ci). Enfin c'est la porte du milieu qui mène à l'appartement de madame D'hérouville.

L'ÉPÉE ET LE BILLET.

SCENE PREMIÈRE.

ROSE, JULIE.

ROSE, *examinant toutes ses fleurs.*

Que de fleurs, ma chère Julie!... nous sommes presqu'au milieu de l'hyver... et il semble ici que le printems ne fasse que de naître.

JULIE.

Il est certain, mademoiselle, que, depuis que vous êtes promise en mariage à M. Lecoq, votre futur a fait tout ce qu'il a pu pour ne pas vous laisser appercevoir les changemens de saisons. Je crois qu'il a mis en réquisition toutes les serres des jardiniers-fleuristes de Paris.

ROSE, *tristement.*

Hélas! tu me fais songer que c'est à lui que je dois toutes ces attentions.

JULIE.

Eh bien?... cela vous attriste?

ROSE.

Ah! je ne puis m'empêcher de te l'avouer, ma chère Julie, je voudrais que ces petits présens me fussent offerts par d'autres mains.

JULIE.

Comment donc? voilà la première fois que je vous entends parler de la sorte!

ROSE.

C'est qu'il n'y a pas longtems, Julie, que je m'apperçois que M. Lecoq ne me convient point...

JULIE.

Et que votre cœur est prévenu en faveur de quelqu'autre?.. n'est-ce pas?.. Ce bal où madame votre tante a fait la folie de vous conduire, il y a huit jours... Ah! mademoiselle!... c'est une chose bien dangereuse qu'un bal!

ROSE.

Quel mal y trouvez-vous?

JULIE.

Quel mal?... Je vous expliquerai cela une autre fois... Dites-moi un peu, mademoiselle, avec qui avez-vous dansé à ce bal?

ROSE.

Avec M. Lecoq.

JULIE.

D'abord, oui... Mais après?

ROSE.

Après, j'ai dansé avec un jeune officier.

JULIE.

Un jeune officier! bien aimable, sans doute?

ROSE.

Il le paraît.

JULIE.

Bien fait?

ROSE.

Tout le monde le disait.

JULIE.

Et walsant à merveille?

ROSE.

Oh! il est d'une légèreté...

JULIE.

Dont sa tête se ressent un peu, je le parie?

ROSE.

Je n'ai pas eu le tems de juger son caractère... Je puis vous assurer seulement, que M. Ferdinand est fort respectueux.

JULIE.

C'est-à-dire, fort tendre! Nous savons ce que c'est que le respect d'un jeune officier aimable, bien fait et walsant à merveille. Au reste, depuis ces huit jours vous n'avez plus entendu parler de lui?

ROSE.

Non.

JULIE.

Vous n'avez pas reçu.

ROSE.

Quoi?

JULIE.

Vous n'avez pas reçu de certains... petits... billets.

ROSE.

Il ignore mon nom.

JULIE.

Et votre demeure?

ROSE

Qui la lui aurait apprise?

JULIE.

Ainsi vous ne le reverrez jamais.

ROSE

Je le crains.

JULIE.

Et vous ne retournerez plus au bal que vous ne soyez l'épouse de M. Lecoq.

ROSE.

Oh ! quand je serai sa femme, croyez qu'il se gardera bien de m'y mener... J'ai bien remarqué la dernière fois, avec quels yeux il me regardait... et puis l'humeur qu'il a eue toute la soirée... tiens, ma chère Julie, M. Lecoq devenu mon mari, sera méchant, jaloux, exigent....

JULIE.

Le jeune officier au contraire serait bon, sans défiance et prévenant.

ROSE.

Enfin, c'est dans trois jours qu'il m'épouse!

JULIE

Le jeune officier, mademoiselle?

ROSE

Eh ! non... Tu me fais mourir.

JULIE

Pardonnez... c'est une distraction... Dans trois jours, M. Lecoq s'associe irrévocablement à votre sort? il y a de l'imprudence à se décider si vîte ! Dans trois jours ! Que n'avons-nous du moins encore un bal pour nous tirer d'affaire ! Billet donné, billet rendu, explication de part et d'autre. Le jeune officier serait entreprenant, une soubrette qui ne manque pas d'intelligence seconderait ses projets... On persuaderait une fille malheureuse, on attendrirait une tante sévère, on profiterait de la suffisance d'un prétendu détesté; le futur éconduit, l'amant heureux, la soubrette récompensée, tout irait le mieux du monde ! Mais trois jours ne peuvent suffire à une pareille expédition.

ROSE

J'obéirai.

JULIE

Et nous gémirons ensemble sûr le sort des jeunes personnes qu'on ne peut plus renfermer dans un couvent, mais qu'on sacrifiera toujours à l'intérêt et à la cupidité.

ROSE

Ne pensons plus à tout cela, je t'en prie..... Je serais triste tout le reste de la journée.

JULIE

Eh ! mademoiselle..... la tristesse a quelquefois ses

charmes. Mais vous avez raison ; ne pouvant faire mieux, il faut prendre le dessus. Amusez-vous.... Tenez, voilà vos fleurs.... Vous m'avez défendu d'y toucher. (*Elle regarde aux fleurs qui sont sur la cheminée.*) Elles ont pourtant besoin d'être un peu raffraichies.

ROSE.

Apporte-moi les vases sur cette table.

JULIE *apportant un grand vase rempli de fleurs qu'elle place sur la table.*

Que de roses !

ROSE *les examinant et les tirant du bocal.*

Oh ! combien en voilà de fanées.

JULIE

Rien de plus facile à comprendre ! Il a fallu tout l'art du jardinier pour les faire éclore au milieu de la froide saison.... Quelle différence de celles qui naissent au printems ! Elles ne doivent qu'à la rosée leur éclat et leur parfum.... Ah ! mademoiselle, il en est de même d'un jeune cœur.... C'est l'amour seul qui doit en soigner la culture.

ROSE *riant.*

Tu imagines toujours des comparaisons ....

JULIE

Oui... si le ciel m'eût fait poëte, j'aurais beaucoup réussi dans le genre pastoral.

ROSE *assise devant la table, et donnant le bocal à Julie.*

Tiens.... jette cette eau, et donne-m'en de la nouvelle.

JULIE *prenant le bocal.*

Je suis à vous.

ROSE

Prends garde..... Ne casse rien.

JULIE *allant avec le bocal vers la fenêtre qu'elle ouvre.*

N'ayez pas peur, mademoiselle..... Il semble, à vous entendre que je n'ai que de la maladresse. (*En disant ce mot, le bocal s'échappe de ses mains, et tombe dans la rue. Elle jette un cri de frayeur.* Ah ! *On entend de loin le bruit du bocal qui se brise.*

ROSE *surprise.*

Qu'est-ce donc ?

JULIE *effrayée.*

Ce n'est pas ma faute.... Mademoiselle.... Votre bocal....

ROSE

Est tombé ?

JULIE *interdite.*

Sur la tête d'un passant.

ROSE

O ciel !.... malheureuse !

JULIE, *regardant par la fenêtre.*

Il n'est pas tué, mademoiselle... car le voilà qui se fâche !

ROSE, *effrayée.*

Qu'avez-vous fait, Julie !

JULIE

Eh mon dieu ! c'est malgré moi..

ROSE

Vous allez nous exposer...

JULIE, *à la fenêtre*

Miséricorde... il entre dans la maison !

ROSE

Julie ! Julie !.. qu'allons-nous devenir ?

JULIE, *à la fenêtre*

Je l'entends qui parle au portier.. Oh comme il est en colère!

ROSE

Je me sauve !

JULIE

Je crois qu'il monte... mademoiselle, ne m'abandonnez pas.

ROSE

Etourdie !... imprudente !..

JULIE, *courant à la porte.*

Si je fermais cette porte à la clé ?

ROSE.

Tout le monde accourra au bruit qu'il va faire !

JULIE, *fermant la porte à la clé.*

Il faut éviter le premier choc.

ROSE

Pour moi, mademoiselle, je me sauve, vous vous tirerez d'affaires comme vous pourrez.

UNE VOIX en dehors (*on frappe à grand coups à la porte.*)

Quel est le téméraire, l'audacieux...

JULIE

Mademoiselle, par pitié !... Soutenez avec moi sa colère, peut-être qu'à nous deux nous parviendrons à l'appaiser.

ROSE.

Je tremble !

LA VOIX, *en dehors.*

J'enfonce la porte, si l'on ne veut pas m'ouvrir.

ROSE,

Il enfoncera la porte, mademoiselle, ouvrez.

JULIE.

Ouvrons ensemble, je vous en supplie. (*Elles ouvrent la porte avec toutes les frayeurs que peut leur inspirer leur situation. La porte ouverte, c'est un jeune officier qui paraît, l'épée à la main et dans l'attitude d'un homme en colère.*)

SCENE II.

ROSE, JULIE, FERDINAND.

FERDINAND, *entrant. Très-haut et avec colère.*

Il faudra qu'on me rende raison...

ROSE ET JULIE, *se sauvant sur le devant de la scène, en jettant un cri d'effroi.*

Ah !... monsieur l'officier !... Monsieur l'officier !..

FERDINAND *surpris, et passant subitement de la colère à la gaieté.*

Que vois-je ?... Les deux jolis minois ! *L'épée lui tombe des mains.*

ROSE, *se retournant.*

Quelle voix ! Me tromperais-je ! *Reconnaissant l'officier.* Monsieur...

FERDINAND, *plus étonné.*

Mademoiselle...

ROSE.

C'est vous !..

FERDINAND.

C'est vous !...

JULIE.

Une reconnaissance, ma frayeur diminue.

FERDINAND.

Quoi ! vous demeurez ici, mademoiselle ?

ROSE

Quoi ! c'est sur vous, monsieur, que.... ah ! ah ! ah !..... Julie ! Julie ! c'est ce même officier....

JULIE

Qui walse si bien.... Je m'en doute. L'aventure est singulière, et serait digne d'un roman.

FERDINAND *à Rose.*

Ah ! mademoiselle ! que je rends grace à l'accident.

JULIE *ramassant l'épée, et imitant Ferdinand dans sa colère.*

Eh ! non, monsieur, non ; fâchez-vous.... Quel est le téméraire.... l'audacieux ! Il faudra qu'on me rende raison.... Eh bien ! monsieur, c'est moi qui, par une maladresse, la

première de ma vie, ai causé cet accident fatal. Etes-vous encore d'humeur à vous battre ? Voyons, monsieur, me voilà prête.

FERDINAND

Ah ! quittez ces armes... vous en avez auxquelles on ne saurait jamais résister. (*A Rose.*) Mademoiselle que je suis heureux... (*Julie se retire vers le fond et pose l'épée sur un fauteuil à côté de la table.*)

ROSE.

Et moi, monsieur, désespérée...

FERDINAND.

Convenez au moins que ne connaissant pas les auteurs de cette malencontre, j'ai dû avoir sujet de me mettre en fureur Je suis trempé !...

JULIE

Trempé! . Ah le pauvre jeune homme!.. Maudites fleurs!.. ce sont elles qui sont la cause de tout.

FERDINAND.

Ah ! je ne me plains plus à présent... Depuis le jour où j'ai eu le bonheur de danser avec vous au bal, il n'est sorte de moyen que je n'aie employé pour découvrir votre demeure. Eussé-je eu cent fois plus de mal, je bénirais encore ma destinée, puis qu'enfin je vous retrouve et vous revois...

JULIE

Monsieur, admirez le hazard... Il n'y a qu'un instant, mademoiselle Rose me parlait de vous...

ROSE, *d'un air sérieux.*

Julie, vous oubliez...

FERDINAND

Est-il possible, charmante Rose, que vous ayez daigné me garder une petite place dans votre souvenir ?

JULIE

Eh mon dieu, oui, monsieur, nous...

ROSE, *voulant détourner la conversation.*

(*A Julie.*) Mademoiselle... voyez donc... arrangez ce feu.. que monsieur puisse aumoins...

FERDINAND

Oh ! ce n'est plus rien... je vous assure...

JULIE, *touchant son habit.*

Que dites-vous, monsieur, plus rien !.. quand un orage serait tombé sur vous, vous ne seriez pas plus mouillé... Ah mademoiselle a raison... vous pouriez gagner un rhume... Eh vîte ! un bon feu. (*Elle tisonne et souffle le feu.*)

FERDINAND

Oh ! à la guerre, nous en éprouvons bien d'autres !

JULIE

Oui, mais nous sommes ici en tems de paix. Allons, monsieur, placez-vous là... (*Devant la cheminée.*) *A part.* Cela le fera demeurer davantage... Quelques minutes d'entretien, il saura tout.

FERDINAND, *à part, en se placant devant la cheminée.*

Voilà une petite soubrette qui me donne du courage !....

ROSE, *à Julie*

Mais, Julie, songez que ma tante...

JULIE, *entre Ferdinand et Rose.*

Madame ne vient jamais au sallon avant deux heures..... Il n'est que midi.

ROSE

Monsieur... je crains pourtant...

JULIE, *bas et à part, à Ferdinand.*

Restez.

FERDINAND, *de même.*

Que m'apprendras-tu ?

JULIE

Beaucoup de choses.

FERDINAND

M'aime-t-on ?

JULIE

On craint de vous aimer.

ROSE.

Vous avez parlé bas, mademoiselle, point d'indiscrétion, je vous prie.

JULIE

Eh mon dieu! que voudriez-vous que j'apprisse à monsieur?. pensez-vous que pour lui donner des espérances, j'irais lui dire qu'on vous marie dans trois jours, à un homme que vous détestez et que vous épouserez par obéissance.

FERDINAND.

Qu'entends-je?..se peut-il?..

JULIE.

En révélant de pareils secrets, ce serait engager monsieur à faire des tentatives pour rompre ce mariage, et certainement dans la circonstance où vous vous trouvez, je me garderai bien de parler si mal à-propos.

ROSE, *fachée.*

Vous êtes bien étourdie, mademoiselle.

JULIE, *à part.*

C'est vrai. .

FERDINAND

Ah ! ne vous fachez pas, aimable Rose ! Si après de tels aveux, je pouvais à mon tour en risquer quelques uns, je vous dirais avec franchise que je n'ai pas cessé de penser à vous, depuis l'instant où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer; je vous parlerais de ma famille, qui est honnête, de ma fortune... qui suffirait pour vous rendre heureuse; des efforts que je ferais pour mériter votre amour et votre main, en m'opposant de tout mon pouvoir à un lien qui ne saurait vous plaire; oui, je vous dirais tout cela; mais j'aime mieux vous prouver par mon respect et ma soumission toute l'estime que vous méritez.

JULIE

Allons, mademoiselle, soyez aussi discrette que nous. (*Rose fait un mouvement de gêne et d'embarras.*)

FERDINAND

Vous vous taisez!

JULIE

C'est parler.

Mad. D'hérouville apelle en dehors. Rose.

ROSE

On m'appelle.

JULIE

Ah mon dieu ! au moment du plus beau silence !

On appelle une seconde fois. Rose.

ROSE.

C'est ma tante, monsieur..... Je vais auprès d'elle, et j'espère que votre conduite ne me mettra point à même de rougir des suites de cette entrevue. *Elle sort, Ferdinand la salue avec respect.*

JULIE, *suivant Rose, passe à côté de Ferdinand, et lui dit à l'oreille.*

Vous avez entendu... des suites de cette entrevue.

FERDINAND, *la retenant.*

Eh ! bien, eh ! bien, tu me laisses seul ici ?

JULIE.

Demeurez un moment, je vais voir ce qu'on veut à ma jeune maîtresse.

SCENE III.

FERDINAND, *seul.*

Elle est charmante !... Et mon aventure... Eh ! bien, je

je crois à la prédestination... Oui, cela devait m'arriver !.. Je devais venir ici tout exprès pour m'opposer au sort malheureux qu'on destine à cette jeune personne, car bien certainement ce prétendu ne l'épousera point. Je suis habitué à voir l'ennemi de près, il faudra que celui-ci batte en retraite, ou bien nous en viendrons à l'arme blanche. *Regardant les vases et les fleurs qui sont restées pêle-mêle sur la table.* De cette affaire-là, voilà les vases et les fleurs tout en désordre ! Ces fleurs... ce sont sûrement des présens de mon rival !... Beaucoup de roses... allusion au nom de sa future ! Il aura voulu mettre tout son esprit dans ces bouquets. *Il prend au hazard une des roses qui sont sur la table.* Eh ! mon dieu ! me tromperais-je ? Il y a un billet dans celui-ci !... Ah ! ah ! ah ! ah ! le bon tour !... Je gage que l'aimable enfant à qui il est adressé, ne s'est pas seulement apperçu de la galanterie.. En effet, c'est une manière si neuve de faire parvenir une déclaration ! ah ! ah ! ah ! ah ! Lisons un peu cette tendre epitre. *Il lit.* « Made- » moiselle, croyez que si je pouvais arrêter la faulx du » tems qui doit un jour moissonner la splendeur de vos » attraits. » — Joli debut ! — « Vous seriez éternellement » belle comme Venus, fière comme Junon, sage comme » Minerve, courageuse comme Pallas, svelte et légère » comme Diane. » — C'est une mythologie toute entière. — « Si le ciel, après avoir pesé dans sa juste balance la gran- » deur de votre mérite, et l'immense étendue de mes sen- » timens, permet que ma destinée soit unie à la vôtre, tout » ce que je possède ne pourra jamais suffire pour vous ex- » primer la vive gratitude et la profonde reconnaissance avec » lesquelles j'aurais l'honneur d'être à la vie et à la mort, votre » très-humble et très-obeissant serviteur et époux LECOQ. » Lecoq !... Rien n'y manque, pas même la date : « Paris, ce 23 décembre 1803. » Il y a trois jours que c'est écrit ! Oh ! parbleu ! le style de cette lettre m'annonce la capacité de son auteur. Je vois que c'est un sot.. et je le combattrai avec ses propres armes. *En montrant la lettre.* Oui, ce billet que le destin a fait tomber entre mes mains.... J'entends quelqu'un... C'est sûrement l'aimable soubrette à qui je dois déjà une partie de mon bonheur.

SCENE IV.

FERDINAND, JULIE.

JULIE

Vous vous êtes impatienté ?

FERDINAND

Point du tout ! j'ai trouvé ici matière à me divertir. Dis-moi, Julie, c'est donc un M. Lecoq, qui prétend devenir l'époux de la charmante Rose ?

JULIE.

Eh ! mon dieu, oui, monsieur ; mais d'où savez-vous çà ?

FERDINAND

Oh ! c'est par un hazard....

JULIE

Mademoiselle Rose s'appellera Madame Lecoq. Je connais un nom qui lui siérait bien mieux.

FERDINAND

Et c'est celui-là qu'elle portera ; je t'en donne ma parole.

JULIE

A la bonne heure !.... Qu'on me parle d'un amant comme vous. Il ne faut pas vous répéter deux fois la même chose.

FERDINAND

Tu es donc certaine que Rose approuvera tout ?

JULIE

Lui est-il échappé une parole qui vous ait signifié le contraire? Et puis voyez donc un peu comme elle sera à plaindre, quand vous l'aurez délivrée d'un homme fait plutôt pour guérir de l'amour que pour l'inspirer.

FERDINAND

Il est donc bien ridicule ?

JULIE.

Non... il est charmant.

FERDINAND

Son âge.....

JULIE

Quarante ans ! on lui en donnerait soixante.

FERDINAND

Son esprit.....

JULIE

Autant qu'il en faut pour faire valoir deux cents arpens de terre, qu'on nous apporte en dot, et qui sont situés dans la Beauce.... çà ne laissera pas que de nous faire un très-joli revenu!

FERDINAND

Son caractère.. ..

JULIE

Aimable ! oh tout-à-fait aimable !.. Il ne vient que pour gronder, épier, observer nos moindres actions. Jaloux comme un Espagnol, curieux comme une femme, brusque,

inquiet et entêté, voilà son panégyrique ! comment le trouvez-vous ?

FERDINAND

A merveille ! tu me donnes la mesure de son génie.

JULIE

Quand monsieur nous a fait bien enrager par ses humeurs ou ses caprices, il nous appaise par des présens.

FERDINAND

Ah ! il est au moins généreux.

JULIE

Généreux ! oh ! c'est incroyable ! Il nous donne des fleurs. Voilà tout. Eh bien, tenez, moi, je préfère encore les fleurettes, du moins notre petite vanité y gagne.

FERDINAND

Dis-moi encore, Julie, crois-tu que ce monsieur Lecoq vienne ici aujourd'hui ?

JULIE

Aujourd'hui... dans un instant peut-être. Voici l'heure à-peu-près à laquelle il vient nous honorer de sa visite. *On sonne.* Tenez....

FERDINAND

Si c'est lui, laisse-moi le recevoir.

JULIE

Non, monsieur.... je ne le souffrirai pas.... Vous pourriez par quelque imprudence, compromettre ma maîtresse.

FERDINAND

Jamais je ne retrouverai une si belle occasion ; je t'en prie, laisse-moi.

JULIE

Non, non, monsieur, ce n'est pas encore l'instant de...

FERDINAND

Et que veux-tu que je devienne.... il faudra bien, s'il entre, qu'il me trouve ici.

JULIE

Pas du tout ; vous allez sortir par cette porte qui donne sur le petit escalier. Allons, monsieur, vous savez notre nom, notre demeure, nos intentions; cela doit vous suffire ; partez....

FERDINAND

Mais...

JULIE

Mais, mais.... On sonne encore.... Sortez donc, ou je ne promets plus de vous seconder.

FERDINAND, *lui baisant la main.*

J'obéis. . C'est dire assez que je compte sur toi. (*Il sort par la petite porte. On sonne une troisième fois.*)

JULIE

Un moment donc !.. on y va. (*Elle ouvre la porte du côté droit.*)

SCENE V.

JULIE, M. LECOQ, *en habit d'hyver.*

M. LECOQ.

Que diable, mademoiselle Julie, vous faites bien attendre le monde!

JULIE

Oh mon dieu, monsieur, quel ton de maître ! ça sent déjà bien le mari !

M. LECOQ

Eh parbleu ! croyez-vous que dans ce tems-ci, il fasse bien chaud à cette porte !... Le thermomètre de Réaumur est descendu depuis une heure à dix degrés. (*Il va se chauffer les doigts devant le feu.*)

JULIE

Comment, monsieur, vous consultez le thermomètre ?

M. LECOQ.

Vous qui êtes ici devant un bon feu, vous vous embarrassez bien de la température.

JULIE

Ah ! que je plains les amans transis !

M. LECOQ

Transis !.. Il faut être de marbre peut-être ? Ne pas sentir quand il fait chaud ou quand il gèle! mais ce n'est pas le tout, vous n'étiez pas seule ici ?

JULIE

Non, monsieur... mademoiselle vient de me quitter, il n'y a qu'un instant.

M. LECOQ

Mademoiselle !.. ce n'est pas une voix de femme que j'ai entendue.

JULIE

Grondeur!.. et jaloux?.. Vous vous y prenez de bonne heure!

M. LECOQ

Je m'y prends... je m'y prends... Pendant que je me morfondais là, en dehors, je vous dis que j'ai entendu....

JULIE, *à part*

Serait-il vrai ? (*Haut.*) Une voix d'homme peut-être !

M. LECOQ.

Précisément, mademoiselle... une voix d'homme !..

JULIE.

Ah ! ah ! ah ! ah !.. comment, cela a fait illusion à ce point là ?...

M. LECOQ.

Illusion ! qu'est-ce que vous me parlez d'illusion ?.... Répondez, était-ce une voix d'homme, ou n'en était-ce pas ?

JULIE.

Oui, et non.

M. LECOQ.

Oui et non, belle réponse. En vérité, les femmes sont devenues si problêmatiques, qu'on ne les comprend plus du tout.

JULIE.

Je vais vous expliquer cela mieux.

M. LECOQ.

Vous ferez bien.

JULIE.

Quand je suis seule dans ce salon, je m'ennuie ; pour me désennuyer, je fais la conversation avec moi-même... Je me figure là, à votre place, un jeune homme bien fait, aimable, qui me déclare son amour ; je l'imite en renforçant un peu la voix, et je dis. *Elle imite la voix d'un homme.* Mademoiselle, que je serais heureux si vous daigniez approuver mes hommages et les sentimens d'un cœur qui vous est tout dévoué. Alors je redeviens femme, je reprends ma voix naturelle, et je réponds : Monsieur, quel moment avez-vous choisi pour me faire de tels aveux ; si l'on venait à vous surprendre ici, je serais perdue.

M. LECOQ.

Sans doute. Là dessus, moi je sonne, et vous me faites attendre deux heures.

JULIE.

C'est que je n'avais pas fini mon colloque, monsieur ; j'ajoutais, toujours en parlant à mon amant imaginaire : Sortez, je vous prie, par cette porte, qui donne sur le petit escalier.

M. LECOQ, *ne voulant plus l'écouter.*

Ah !... vous seriez bonne pour jouer la comédie.

JULIE

Les soubrettes ! pas vrai, monsieur ?

M. LECOQ.

Ecoutez, mademoiselle Julie, quand je serai marié, si vous voulez rester au service de ma femme, il faudra que vous soyez bien circonspecte.

JULIE, *d'un air niais*

Oui, monsieur.

M. LECOQ.

Bien fidèle.

JULIE

Oui, monsieur.

M. LECOQ

Que vous me rendiez compte de toutes ses démarches.

JULIE

Oui, monsieur.

M. LECOQ.

De toutes ses actions

JULIE

Oui, monsieur

M. LECOQ

Parce que vous voyez bien, moi, je n'entends pas raillerie sur la partie de...

JULIE

Non, monsieur.

M. LECOQ

Je ne souffrirai pas chez moi de jeunes gens, d'abord.

JULIE

Non, monsieur.

M. LECOQ

Sur-tout plus de ces bals.. où l'on rencontre toujours... des sociétés... dangereuses !.

JULIE

Non, monsieur.

M. LECOQ

Et si vous m'êtes bien attachée à moi particulièrement... je ne vous oublierai pas.

JULIE.

Non, monsieur... Monsieur n'a plus d'autres ordres à me donner ?

M. LECOQ

La tante de mademoiselle Rose... madame d'Hérouville est-elle dans son appartement ?

JULIE

Oui, monsieur.

M. LECOQ.

Faites-moi le plaisir de lui demander si je puis me présenter chez elle.

JULIE

Oui, monsieur. (*Elle sort, en regardant du haut en bas M. Lecoq.*)

M. LECOQ, *s'impatientant*

Allez donc... vous me regardez là... est-ce que j'ai quelque chose d'extraordinaire dans la figure ?

JULIE, *sortant, en éclatant de rire*

Oui, monsieur.

SCENE VI.

M. LECOQ *seul.*

Cette fille-là... a trop d'esprit... je n'aime pas les filles d'esprit!.. C'est un tourment dans une maison! Il faut toujours être sur quatre chemins pour les surveiller... D'abord je suis jaloux, moi, çà c'est vrai, je n'en disconviens pas... Si je prends une femme, je veux la prendre pour moi... Il y a tant de rusés, aujourd'hui... tant d'oisifs ... qui ne conspirent que contre les maris... Ils font les... les aimables !.. les gentils !.. de grands saluts ! (*Il imite les jeunes gens du jour.*) Ils savent danser... walser... Moi, je ne sais rien, tout mon talent consiste en bons papiers et en fonds de terres... Çà vaut mieux que toutes les pasquinades de ces petits messieurs, qui souvent n'apportent en dot à leurs femmes que leur suffisance et leur pa-ole d'honneur... Cependant quoique je ne sache rien, j'ai envoyé l'autre jour à ma future une lettre... pas mal tournée vraiment !.. Je l'avais cachée dans une de ces fleurs... l'amour est pénétrant ! . Je suis bien sûr que mademoiselle Rose n'aura pas tardé à découvrir mon stratagême... Un billet dans une fleur !.. Par exemple il n'y a que moi pour ces inventions-là !.. Il faut convenir aussi que ma prétendue est l'innocence même... Elle a une ingénuité... une candeur... Oh si celle-là me trompe., je serai bien trompé !.. (*Dans ce moment on frappe doucement à la petite porte en dehors. M. Lecoq s'arrête tout à coup, prête l'oreille et devient inquiet.*) Hein ?.. qu'est-ce que j'ai entendu !.. (*On frappe encore et on appele à voix basse.*) Julie ! Julie !..

M. LECOQ, *inquiet*

Quelle est cette voix mistérieuse !

FERDINAND, *frappant toujours.*

Julie... Julie !.. es-tu là ?..

M. LECOQ

C'est un homme !.. que veut dire ! . Eh bien, ne voilà-t-il pas que la jalousie me regagne ! Un homme caché dans la maison !.. Oh ! y a quelque chose là dessous.. Tâchons de nous éclaircir... (*Il prend une petite voix de femme, se rapproche de la porte et dit* :) Que voulez vous ?..

FERDINAND, *en dehors*

Ouvre-moi, je t'en conjure, ma chère Julie ; tu m'as si fort pressé de sortir, que j'ai oublié mon épée.

M. LECOQ, *stupéfait*

Son épée !.

FERDINAND, *en dehors*

Si tu ne veux pas que je rentre, apporte-la moi... Elle doit être sur un fauteuil, à côté de la table...

M. LECOQ, *d'une voix de femme*

Un moment... patience !.. (*Allant tout à coup du côté de la table.*) Sur un fauteuil !.. à côté de la table !.. La voilà !.. (*Il reste interdit, prenant ensuite l'épée.*) O ciel !.. un officier est venu ici !.. et pour qui ?..

FERDINAND, *en dehors*

Julie, ouvre-moi... je serais si heureux si je pouvais voir encore un instant, un seul petit instant l'aimable Rose !

M. LECOQ

Rose !.. c'est Rose !.. Ah je suis anéanti, confondu !.. Grand dieu !.. je frisonne !.. Mais non, de quoi puis-je me plaindre ? n'est-ce pas un avertissement salutaire que le ciel m'envoie, et ne dois-je pas m'estimer heureux de pouvoir échapper au malheur qui me menaçait !.. c'en est fait !.. tout est rompu !.. gardons ce témoin irrécusable de sa perfidie et...

SCENE VII.

M. LECOQ, JULIE.

JULIE.

Monsieur, madame est visible, vous pouvez entrer chez elle.

M. LECOQ, *en voyant Julie a caché l'épée sous sa pelisse et il contient le plus qu'il peut sa colère.*

Oui, oui ! je vais chez elle, et toi, friponne, la plus friponne des friponnes, reste dans ce salon, si tu t'ennuies, tu feras... tu feras la conversation avec toi même... Ah ! tu auras bientôt de mes nouvelles !..

JULIE, *effrayée et l'arrêtant.*

Que voulez-vous dire, monsieur ? je ne vous entends pas.

M. LECOQ

Non, tu n'entends pas... tu ne fais pas semblant d'entendre.

JULIE.

Expliquez-vous donc mieux ! vous êtes si sujet à concevoir des soupçons !...

M. LECOQ, *à part.*

Elle veut payer d'effronterie, feignons de notre côté. (*Haut*) Oui, oui, tu as peut-être raison, Julie, j'ai l'esprit un peu prompt à...

JULIE.

C'est votre caractère ! et à votre âge, vous ne pouvez pas vous réformer.

M. LECOQ.

Que veux-tu !.. Moi, je m'étais imaginé, là, tout-à-l'heure encore, qu'un autre faisait sa cour à Rose, que je n'étais pas aimé, que...

JULIE.

Comment, monsieur, vous aviez imaginé tout cela ? Oh c'est singulier comme vous avez...

M, LECOQ.

Deviné juste ! n'est-ce pas ?

JULIE.

Oh monsieur ! pensez-vous...

M. LECOQ.

Oui, j'allais jusqu'à croire... que le galant était venu ici, pendant mon absence, dans ce salon même...

JULIE.

En vérité !

M. LECOQ.

En vérité !.. mais tiens, juge un peu jusqu'où mes visions s'étendent ! Je te voyais... prêter les mains à cette intrigue, favoriser les desseins du nouveau protégé, lui ménager une sortie par cette porte secrette... Je te le demande, Julie, ne suis-je pas vraiment un homme...

JULIE, *à part.*

Sorcier !.. Mais monsieur, ce n'étaient que des visions ?

M. LECOQ.

Oh absolument !.. ta contenance ferme me rassure, la tranquillité que tu affectes... me désabuse. Toi capable de trahir mes intérêts ?...

JULIE.

Ah vous me connaissez bien, monsieur.

M. LECOQ, *lui prenant la main.*

Cette chère Julie !..

JULIE.

Monsieur...

M. LECOQ.

Tu es bien sûre aussi de mon amitié !

JULIE.

Vous êtes bien bon, monsieur...

M. LECOQ.

Adieu, Julie. . Adieu. . Je vais chez madame... (*Il revient.*; Mais il faudra...

JULIE

Il faudra...

M. LECOQ, *tout à coup, avec une grosse voix.*

Qu'un de nous deux ne reparaisse plus dans la maison, entends-tu, Julie ? Ah ! je suis bien aise aumoins que tu aies trouvé plus fin que toi. Adieu. (*Il va dans l'appartement de madame D'hérouville par la porte du milieu.*)

SCENE VIII.

JULIE, *seule.*

O ciel ! aurait-il en effet, découvert quelque chose ?

FERDINAND, *en dehors criant et frappant.*

Méchante Julie !.. Tu me paieras cher ton obstination.

JULIE.

A notre officier maintenant !.. C'est fort bien ! me voilà entre deux feux, moi ! . (*Elle va auprès de la porte*) Comment ! vous êtes encore là ?

FERDINAND, *d'un ton impatient.*

Eh sans doute !.. je ne puis sortir de la maison, sans avoir mon épée. Rends-la moi, ou crains que je ne jette la porte en dedans.

JULIE, *ouvrant.*

Ah monsieur !.. respectez-nous un peu davantage.

SCENE IX.

JULIE, FERDINAND.

FERDINAND.

Voilà deux heures que je crie, que j'appelle, que je te prie en grace de réparer mon oubli... veux-tu que je me fasse moquer de moi, en me montrant dans la rue sans mon épée ?.. (*Il va pour la prendre et ne la retrouve plus.*) Eh bien, ne l'avais-tu pas placée là... Sur ce fauteuil ?..

JULIE

Mais oui...

FERDINAND.

Je ne la retrouve plus... (*Il cherche par-tout.*)

JULIE, *criant*

Ah monsieur !.. ah !.. quel affreux coup de lumière !..

FERDINAND

Quoi donc ! qu'as-tu !

JULIE

Nous sommes perdus !

FERDINAND

Perdus !

JULIE

Je ne m'étonne plus que votre bourru de rival m'ait gratifié tout-à l'heure de si aimables épithètes... Friponne ! la plus friponne des fripones !.. Nul doute que votre épée ne nous ait trahis !

FERDINAND

O ciel !

JULIE

Je gage qu'elle est entre les mains de M. Lecoq, notre prétendu.

FERDINAND, *faisant mine d'entrer chez Mad. D'hérouville.*

Le téméraire ! je vais sur le champ...

JULIE, *l'arrêtant*

Monsieur...

FERDINAND

Non, laisse-moi... Je vais tout avouer à madame D'hérouville et punir ensuite l'insolent qui a osé...

JULIE, *imitant sa colère.*

Là, là, là, ! emportez-vous.. faites bien des imprudences ! Courage, monsieur, je ne me mêlerai plus de rien, si je ne dois compter que sur de la brusquerie d'une part, et de l'indocilité de l'autre.

FERDINAND.

Ah !.. Julie, un trait sublime qui se présente à mon génie !.. Vois-tu ce billet ?.. (*Il lui montre le billet trouvé dans le bouquet.*)

JULIE.

C'est de l'écriture de monsieur Lecoq !

FERDINAND.

Tu le vois ?..

JULIE.

Oui, après ?

FERDINAND.

Eh bien... Il suffit ! la victoire est à nous !

JULIE.

Et voilà ce trait sublime !.. Mais je ne vous comprends pas du tout.

FERDINAND.

Muni de ce papier, j'attends ici de pied ferme, monsieur Lecoq, madame D'hérouville, Rose, tous ceux qui se présenteront.

JULIE.

Nous allons voir comment vous soutiendrez l'assaut, car voici justement madame avec le futur.

FERDINAND.

Ils viennent, dis-tu !.. suis-moi, je vais te mettre au fait de tout.

JULIE.

Comment ! vous fuyez maintenant !

FERDINAND.

Suis-moi, te dis-je... je reparaîtrai bientôt pour porter à mon rival un coup auquel il est loin de s'attendre.

SCÈNE X.

M. LECOQ, Mad. D'HÉROUVILLE.

M. LECOQ.

Madame, ne me forcez pas d'en dire davantage, j'ai des raisons...

Mad. D'HÉROUVILLE.

Des raisons, monsieur ?

M. LECOQ.

Très-fortes ! madame, très-fortes ! (*A part.*) Ah ! si je ne craignais de lui percer le cœur, je lui montrerais l'épée... fatale !..

Mad. D'HÉROUVILLE.

Vous abusez, monsieur, de la confiance que j'ai eu dans vos promesses, mais soyez persuadé que, malgré l'absence de mon mari, je trouverai des personnes qui sauront vous faire repentir de votre mauvaise foi !

M. LECOQ.

De ma mauvaise foi, madame !.

Mad. D'HÉROUVILLE.

Oui, monsieur, et de l'injure que vous faites à ma nièce.

M. LECOQ.

Ah, puisqu'il faut en venir à des explications, madame, je vais parler. Sachez d'abord qu'il est venu ici, à votre insçu, j'aime à le croire, un amant pour mademoiselle Rose.

Mad. D'HÉROUVILLE.

Un amant !

M. LECOQ.

Oui, madame... un amant, et qui plus est un officier !

Mad. D'HÉROUVILLE.

Un officier !...

M. LECOQ.

Oui, madame, un officier !.. et le même sans doute que celui qui a dansé avec elle, à ce dernier bal où vous avez eu la faiblesse de la mener.

Mad D'HÉROUNILLE, *à part.*

Le jeune Ferdinand !.. Le fils de madame D'hercy!... se pourrait-il ?

M. LECOQ.

Vous en faut-il des preuves à présent, madame ? je vais vous en donner. (*Il lui montre l'épée.*) Regardez cette épée...

Mad. D'HÉROUVILLE.

Que vois-je !

M. LECOQ.

Ah !.. à présent voulez-vous la rendre à son maître ?... cherchez bien, il ne doit pas être loin d'ici...

Mad. D'HÉROUVILLE.

Monsieur, cette aventure en effet a lieu de m'étonner, mais je veux une explication encore plus franche et c'est devant ma nièce qu'il faut que tout ceci s'éclaircisse... (*Elle appelle.*) Rose !

M. LECOQ.

A la bonne heure, madame, à la bonne heure ! une explication franche !... Oh si je n'ai été trompé que par les apparences, je vous ferai mes excuses et dès demain je serai votre neveu.

SCENE XI.

M. LECOQ, ROSE, Mad. D'HÉROUVILLE.

ROSE.

Vous m'avez appellée, ma tante ?

Mad. D'ÉROUVILLE.

Oui, mademoisell

M. LECOQ

Voyons un peu comment la petite va se tirer d'embarras !

Mad. D'HÉROUVILLE.

Approchez... On vous accuse, mademoiselle, et c'est...

SCENE XII.

Les mêmes, FERDINAND, JULIE.

FERDINAND, *paraissant tout à coup du côté opposé à celui de Rose*

Moi !.. qui vais prendre sa défense !

Mad. D'HÉROUVILLE.

O ciel !.. monsieur Ferdinand !.. ma nièce...

M. LECOQ, *criant.*

Eh bien, madame, quand je vous disais qu'il n'était pas loin !

JULIE, *à part.*

Je tremble.

Mad. D'HÉROUVILLE, *avec severité*

Rose... qu'avez-vous à répondre ?

FERDINAND

J'ai promis de défendre mademoiselle... quelque prévention que puisse faire naître contre moi la maniere dont je me présente... Je vous prie, madame... (*d'un air courroucé.*) monsieur, surtout !.. De ne pas m'interrompre.

Mad. D'HÉROUVILLE.

Parlez, monsieur... Au moment où j'allais marier ma nièce....

FERDINAND, *d'un ton tragique*

Ah madame !.. en quelles mains vous alliez confier son sort !..

M. LECOQ

Comment, monsieur... en quelles mains...

FERDINAND

Silence !.... vous répondrez quand vous en aurez le droit. (*en cherchant le billet qu'il a dans sa poche.*) Madame, il arrive souvent qu'une mère à l'instant même où elle croit faire le bonheur de sa fille, en l'unissant à un homme qu'elle a jugé digne de son choix, découvre des choses...

M. LECOQ.

Des choses !.. que veut dire.. monsieur ?.. Des choses ! (*Mad. D'herouville fait un geste pour lui imposer silence.*) Non mais, madame, c'est qu'il n'y a rien à dire sur mon compte.

FERDINAND

J'ai sur moi la preuve... (*Il tire le billet.*) que monsieur... n'a pas toujours été fidèle à ses sermens.

M. LECOQ.

Oh parbleu ! en voilà bien d'une autre !..

FERDINAND, *d'un ton tragique.*

Ce billet dont je suis dépositaire... qui m'a été confié par la victime malheureuse que monsieur a abandonnée...

Mad. D'HÉROUVILLE

Abandonnée !

JULIE

Abandonnée !

M. LECOQ *criant*

Moi, j'ai fait une victime !..

Mad. D'HÉROUVILLE

Voilà qui devient plus sérieux, monsieur !

FERDINAND

Ce billet, madame, va vous mettre à même de juger à tant lequel parmi nous est le plus coupable ?

M. LECOQ.

Oh par exemple !.. celui-là est un peu fort... patience, patience, voyons... (*Il veut s'avancer pour prendre la lettre des mains de madame D'hérouville.*)

FERDINAND *l'arrêtant, dit ensuite à Mad. D'hérouville.*

Etes-vous convaincue d'abord que cette écriture soit celle de monsieur ?

Mad. D'HÉROUVILLE

Je la reconnais !

M. LECOQ.

Mais...

FERDINAND, *l'arrêtant*

Un moment !.. Lisez, madame ..

Mad D'HEROUVILLE, *lisant*

« Mademoiselle, croyez que si je pouvais arrêter la faulx du tems...

M. LECOQ

Qu'entends-je !.. c'est...

FERDINAND, *à Mad. D'hérouville.*

Voyez comme il est déjà confondu !.. mais passez de grace ce préambule insignifiant et venez-en à la promesse de mariage.

M. LECOQ, *criant*

Mais c'est...

Mad. D'HÉROUVILLE

Monsieur, ceci est trop important pour... Permettez donc, permettez.. (*Elle lit.*) » Si le ciel, après avoir pesé » dans sa juste balance...

FERDINAND, *lisant après*

» La grandeur de votre mérite et l'immense étendue de » mes sentimens, — Style empoulé — (*Il continue.*) » Permet... voilà l'article essentiel !..

Mad. D'HÉROUVILLE, *lisant*

» Permet... que ma destinée soit unie à la vôtre !. — Comment, monsieur ?..

FERDINAND, *continuant*

» Tout ce que je possède.. et cœtera, signé, votre très-humble, très-obéissant serviteur et époux, Lecoq.

Mad. D'HÉROUVILLE, *abandonnant la lettre d'étonnement, répète après Ferdinand*

Et époux Lecoq ! . Je n'en reviens pas !

M. LECOQ.

C'est donc le diable qui s'est mêlé de cette affaire-ci !

FERDINAND

Avez-vous écrit cette lettre, monsieur ?

M. LECOQ.

Oui, monsieur, je l'ai écrite, mais encore une fois, c'était...

FERDINAND

N'en dites pas davantage, monsieur, cet aveu vous condamne...

M. LECOQ, *criant.*

Mais si vous parlez toujours, vous ne pourrez pas m'entendre.

FERDINAND, *d'un ton tragique et très-haut pour empêcher M. Lecoq de parler*

Ah madame, la jeune personne abusée, trompée, m'a confié son outrage ; impatient d'en tirer vengeance, j'ai pénétré jusqu'en ces lieux pour y poursuivre le coupable, qui depuis trois jours a trouvé le moyen de se dérober à mes recherches. Prêt à l'atteindre, mon épée s'échappe de mes mains, il s'en empare, et muni de ce faux témoignage, il va nous calomnier tous auprès de vous. (*Il va vite auprès de M. Lecoq et lui dit à l'oreille.*) Avouez que le mensonge est adroit, que vous êtes battu, que vous n'avez rien à opposer à de si fortes raisons : retirez votre parole, rendez-moi Rose que j'aime, ou l'épée à la main, nous terminerons notre différend.

M. LECOQ, *criant*

Mais, monsieur...

FERDINAND, *à M. Lecoq à part.*

L'épée à la main !

M. LECOQ

Mais je veux au moins me justifier...

FERDINAND, *de même*

L'épée à la main ! l'épée à la main !

M. LECOQ, *à part à Ferdinand*

L'épée à la main ! l'épée à la main !.. La voilà votre épée ! (*A madame D'hérouville.*) Madame...

Mad. D'HÉROUVILLE.

Non, monsieur, non... qui me répondra maintenant que que vous n'ayez pas fait déjà vingt promesses semblable ?

M. LECOQ, *à Rose.*

Mademoiselle, j'en appelle au moins à votre sincérité, n'était-ce pas pour vous que j'avais écrit cette lettre ?

ROSE.

Monsieur, je répondrai, avec la sincérité que vous exigez, que je n'ai jamais eu connaissance de ce billet, et que si vous l'aviez écrit pour moi, je me serais empressée, en le recevant, de le remettre entre les mains de ma tante.

M. LECOQ, *interdit, confus, furieux.*

Oh ! pour le coup, c'est à n'y pas tenir, c'est à n'y pas tenir ! (*à Mad. D'hérouville avec colère.*) Madame, l'enfer... M. l'officier... c'est tout de même, est déchaîné contre moi, mais ne voulant pas lutter avec lui de ruse,) et de force je vous baise les mains. (*Il sort en colère.*

JULIE

Monsieur Lecoq... et votre billet ?

SCENE XIII.

Mad. D'HÉROUVILLE, FERDINAND, ROSE, JULIE.

Mad. D'HÉROUVILLE

Ah !.. quelle faute j'allais faire !.. ma nièce, remerciez monsieur ; qui vous a sauvée d'un grand précipice.

JULIE, *faisant un soupir*

Ah oui !.. jamais on n'aurait cru tout cela de M. Lecoq !.. (*à part, à Ferdinand.*) Monsieur, je me croyais bien fine, bien maligne... Je vois que vous me donnerez encore des leçons.

FERDINAND, *à Mad. D'hérouville.*

Madame, malgré tout ce qui s'est passé, n'abandonnez pas le projet de marier l'aimable Rose, vous connaîtrez ma famille, ma fortune... permettez que je fréquente votre maison, que par mes respects, mes assiduités et ma constance, je me rende digne de votre choix. Il faut assortir les âges.... Mademoiselle a dix huit ans, j'en ai vingt cinq, je suis capitaine... une bataille ! et je monte en grade !..

Mad. D'HÉROUVILLE

Ecoutez donc, on a vu des mariages plus extraordinaires... nous y réfléchirons.

JULIE, *à Ferdinand.*

Une bataille et vous montez en grade. Monsieur, tâchez, si vous épousez mademoiselle, que cette bataille-là ne se donne pas au moment de conclure.

De l'Imprimerie de HOCQUET et Comp., rue St.-Lazare, N. 110. maison Ruggieri.

PQ
2427
S8E6

Sewrin, Charles Augustin
L'épée et le billet

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY